

Un été inoubliable, France / Roumanie, 1994, 80 minutes

Martin Delisle

Number 174, September–October 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59429ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delisle, M. (1994). Review of [*Un été inoubliable*, France / Roumanie, 1994, 80 minutes]. *Séquences*, (174), 39–40.

cognent le nez sur les portes d'auberges qui parfois doivent faire relâche et escaladent à grand peine des murs de château alors qu'il eut été si simple de passer par la porte ouverte. L'humanité de ces propos nous mène loin d'un pastiche burlesque et peu intéressant parce que superficiel. Nous sommes au cœur même de la fantaisie intelligente et tout dans ce film est extrêmement brillant et débordant d'esprit. C'est assez rare de nos jours pour être affirmé sans hésitation.

Ici, la moindre phrase de dialogue est plus près des grands auteurs littéraires, tels Molière ou Dumas, que d'un «passe-moi le beurre» affligeant mais tellement courant. Toutes les situations sont essentielles à l'intrigue en cela qu'elles ajoutent aux personnages et à l'action et rythment le film de la façon la plus emballée qui soit. Il n'y a aucun temps mort, aucune pause. Pas un acteur qui ne soit inutile, ne serait-ce que parce qu'il rehausse la cocasserie du film, lui donne plus de texture et de saveur. Si j'osais, je dirais que le meilleur de l'esprit français est dans ce film et qu'une entreprise pareille mérite un succès sans précédent.

S'il est vrai que le cinéma américain se fait menaçant pour le reste du cinéma mondial, c'est certainement avec des films comme celui-ci que l'on pourra repousser la menace. Tavernier nous prouve de belle façon qu'il est possible de faire un film qui soit à la fois divertissant, touchant, beau et élégant et qui puisse être vu par le plus grand nombre sans tomber dans la bêtise ou la naïveté. Que demander de mieux? D'Artagnan, Fanfan la Tulipe et Cyrano peuvent dormir en paix: dorénavant, la relève est assurée.

Sylvie Gendron

LA FILLE DE D'ARTAGNAN – Réal.: Bertrand Tavernier – Scén.: Michel Léviand d'après une idée de Ricardo Freda et Éric Poindron – Phot.: Patrick Blossier – Mont.: Ariane Boeglin – Mus.: Philippe Sarde – Son: Michel Desrois et Richard Lamps – Dir. art.: Goeffroy Larcher – Cost.: Jacqueline Moreau – Int.: Sophie Marceau (Éloïse), Philippe Noiret (d'Artagnan), Sami Frey (Aramis), Claude Rich (Duc de Crassac), Jean-Luc Bideau (Porthos), Raoul Billeret (Athos), Charlotte Kady (La femme en rouge), Nils Tavernier (Quentin) – Prod. exéc.: Frédéric Bourboulon – France – 1994 – 125 minutes – Dist.: Malofilm

Un été inoubliable

Ces dernières années, la guerre civile entre Serbes et Croates a fait redécouvrir au monde l'horreur et la dure réalité de la purification ethnique et du nationalisme exacerbé. Ce fléau ne date pas d'hier dans les Balkans, seulement il a été annihilé ou engourdi par d'autres doctrines qui, elles, ont donné lieu à d'autres luttes dont l'objectif final a fait oublier les querelles fratricides. Par contre, une fois ces



démons abattus, en peu de temps les idéaux de race supérieure et unique et d'hégémonie territoriale ont rapidement repris leur place.

A en juger par ses témoignages, Lucian Pintilié, réalisateur né à Bucarest en 1933 dans une Roumanie monarchique, a découvert avec la guerre la purification ethnique et la discrimination entre les différentes ethnies qui formaient la population de son pays. Il lui en est resté un regard très critique envers le nationalisme à tous crins.

Déjà dans **Le Chêne**, en 1992, film dont l'ironie mordante frôle le désespoir, ce réalisateur a raconté le fractionnement de son pays pendant la dernière année du régime de Ceausescu avec un rare talent. Dans **Un été inoubliable**, il aborde avec le même brio le thème du conflit intérieur d'un officier pris entre ses allégeances familiales et son cheminement de carrière.

Dans une bourgade frontalière de la rive gauche du Danube, le couple Dimitriu assiste à un bal organisé pour les notables de l'endroit. Elle, Marie-Thérèse von

Debretsky, Hongroise du côté de son père et ayant étudié en Angleterre, éblouit tout le monde par sa beauté et sa vivacité d'esprit. Lui, capitaine dans l'armée roumaine, sort en droite ligne de l'école militaire prussienne. Un officier supérieur fait ouvertement la cour à la jeune femme mais elle dédaigne ses avances. La vengeance ne tarde pas. La famille Dimitriu est envoyée de l'autre côté du Danube, dans une petite garnison, dont la mission consiste à combattre les contrebandiers macédoniens qui

tendent de passer la frontière. Le capitaine Dimitriu fait un jour face à une situation tout à fait à l'encontre de ses principes, puisqu'on lui demande de poser un geste qui n'a pour seuls motifs que la xénophobie et l'intolérance. Il demande alors un ordre écrit...

Adapté librement par Pintilié d'une nouvelle, «La Salade», de Peter Dimitriu, ce film est encadré de deux segments de début et de fin qui établissent qu'il s'agit d'un récit autobiographique, raconté par le fils Dimitriu, d'un événement qui date de son enfance. Ce détail n'ajoute rien à la compréhension de cette histoire et on aurait pu s'en passer. Mais, il s'agit là d'une des rares faiblesses de ce film.

Nous y naviguons du vaudeville à la tragédie la plus pure. Pintilié nous entraîne d'un extrême à l'autre avec une maîtrise de la mise en scène qui laisse pantois. Parfois, la compréhension d'une situation repose sur un silence, un geste et, même tout simplement, le décor. Par contre, on souligne de façon caricaturale la bêtise et la flagornerie des officiers supérieurs, pour qui un ordre, aussi ridicule ou illogique soit-il,

doit être exécuté même s'il s'agit de mort d'homme.

Pourtant, au milieu de tout le cahot, de la violence et de la cruauté, plane comme une grâce, Marie-Thérèse, admirablement incarnée par l'actrice britannique Kristin Scott-Thomas. Avec une apparente joyeuse légèreté et un flegme à toute épreuve, cachant sa sensibilité sous un certain panache, elle calme les esprits et s'occupe de sa famille comme si de rien n'était. De plus, jamais elle ne nous fait oublier l'amour qu'elle porte à son mari, même lorsqu'elle compromet sa carrière en prenant le parti d'innocents prisonniers bulgares qui travaillent dans son potager, alors qu'ils doivent servir de boucs émissaires et être fusillés pour une action qu'ils n'ont pas commise.

On ne peut non plus passer sous silence le travail de Claudiu Bleont qui campe avec grande justesse un officier à l'allure un peu comique avec sa petite moustache et son monocle, mais dont on ne saurait douter de la droiture et du sens de l'honneur. S'ajoutent à cela des traits attachants comme sa manie de s'excuser auprès de Marie-Thérèse de l'avoir entraînée dans ce trou perdu et sa manière toujours admirative de la regarder.

Pintilié recrée bien toute l'atmosphère de la vie dans une petite garnison. Il se sert d'une belle lumière chaude, parfois éblouissante, comme contrepoint à la sauvagerie et à l'ambition mesquine des hommes. D'ailleurs, sous un aspect presque bucolique, avec des personnages bien construits et des situations dont le cocasse ne dissimule parfois que l'horreur, ce film est trompeur au premier abord: on n'en saisit pas toute la profondeur, ni tout le mordant. Méfiez-vous: tôt ou tard, à la réflexion, vous aurez un choc.

Martin Delisle

UN ÉTÉ INOUBLIABLE – Réal.: Lucian Pintilie – Scén.: Lucian Pintilie d'après la nouvelle «La Salade» de Petru Dimitriu – Phot.: Calin Ghibu – Mont.: Victorita Nae – Mus.: Anton Suteu – Son: Andrei Papp – Dir. art.: Paul Bortnovschi – Cost.: Miruna Boruzescu – Int.: Kristin Scott-Thomas (Debretsy), Claudiu Bleont (Capt. Petre Dumitriu), Olga Tudorache (Mme Vorvoreanu), George Constantin (Gén. Tchilibia), Razvan Vasilescu (Lt. Turtoreanu) – Prod.: Marin Karmitz – France/Roumanie – 1994 – 80 minutes – Dist.: Alliance Vivafilm

Le Sourire

Malgré son titre, ce dernier film de Claude Miller est infiniment triste et, en même temps, à cause de ce titre, on découvre rapidement que le sujet même tourne autour du principe du faux semblant. Je ne sais si Miller serait d'accord avec moi, ou même s'il a eu ces intentions mais, quoi qu'il en soit, la trame narrative du film recèle des éléments bien troublants qui nous laissent perplexes.

Quoi de plus simple pourtant et de plus réjouissant que l'histoire de ce neuropsychiatre à qui on annonce que le prochain infarctus fatal est en vue et qui décide de se donner du bon temps avec Odile, jeune sportive un peu écervelée qui n'a qu'un rêve: faire du strip-tease dans une sordide baraque foraine? N'est-ce pas là le thème parfait d'un film un peu paillard, un peu roublard? Malgré cela, moi je n'y ai vu que la démonstration flagrante que les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être.



Jean-Pierre Marielle, Richard Bohringer et Emmanuelle Seigner

Ainsi, la sordide baraque de strip-tease se transforme le jour en gentille petite maisonnée bien popote, où les filles font bon ménage avec leur tôle. Ainsi, Odile, qui respire la santé et la joie de vivre, a d'étranges crises de vomissement et souffre de saignements de nez intempestifs. Ainsi découvre-t-on que le sourire même du titre n'est autre que le sillon d'une paire de fesses bien charnues. Et lorsque Odile décide de s'orner d'un tatouage, il est bien

entendu temporaire, de ces petits dessins que l'on décalque avec de l'eau et qui s'effacent rapidement.

Le Sourire est en fait un film tragique. On s'attend à ce que ce soit Le Clainche, le cardiaque en sursis, qui s'éteigne après avoir trop fait la fête. Ce sera Odile qui partira, surprenant son entourage et le public, achevée symboliquement par une mortelle décharge d'amour charnel. Fin absolument ironique pour notre héroïne puisque, de son propre aveu, Odile voulait faire du strip-tease simplement pour «éclater les couilles» des spectateurs. Dans une scène dantesque, Odile fera sa première expérience du strip-tease. L'ambiance, plus proche de la bacchanale divine et initiatique que du simple spectacle un peu chaud, atteint son apogée lorsque Odile, nue, se jette aveuglément dans la foule des hommes qui l'admirent, telle une prêtresse vierge et puissante qui reçoit son hommage en même temps que son baptême. Il y a dans cette scène à la fois la fascination et l'horreur, le contentement et le dégoût. Et

Odile en mourra. On peut presque sentir éclater le cœur et le sexe de celle qui voulait tuer de désir ses adorateurs.

Le règne du faux-semblant atteint aussi son apogée dans la conclusion du film, alors que Miller rend hommage (volontairement ou non) à **Blow-up** d'Antonioni dans une scène qui n'est pas sans éveiller quelque souvenir cinéphilique. Après la mort d'Odile — qui, soi-dit en passant, n'est jamais confirmée verbalement mais